

Sphères Tournée mondiale en Ontario

Jean Marc Larivière

Numéro 128, automne 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/41344ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Larivière, J. M. (2005). Sphères : tournée mondiale en Ontario. *Liaison*, (128), 37–38.

SPHÈRES

Tournée mondiale en Ontario

JEAN MARC LARIVIÈRE

LES GENS PRÉFÈRENT RECONNAÎTRE QUE CONNAÎTRE.
RECONNAÎTRE, C'EST UN JEU.
CONNAÎTRE, C'EST DIFFICILE.
(JEAN COCTEAU)

IL Y A PARFOIS, DANS LA VIE, des moments fulgurants de simplicité. C'est aussi le cas de certaines œuvres d'art. Cela n'en fait pas automatiquement des chef-d'œuvres. Loin de là, rarement même. Devant l'une d'elles, on peut même s'interroger un moment sur le système de valeurs qui consacre les unes au panthéon et condamne les autres à l'anonymat. Heureusement, cette réflexion gênante ne dure jamais longtemps. Comme brume au soleil, elle se dissipe, brûlée par les lumineux rayons de la simplicité. C'est l'effet que m'a fait le documentaire *SPHÈRES, Tournée mondiale en Ontario*, du cinéaste torontois Babek Aliassa.

Un an après les attentats du 11 septembre 2001, l'artiste visuel de Hearst, Laurent L. Vaillancourt voudrait entreprendre une tournée mondiale pour lancer un message de paix. Il n'a cependant pas les moyens de se rendre à l'étranger. Solution : Vaillancourt trace un itinéraire de 19 localités ontariennes portant toutes le nom d'une grande ville du monde. C'est ainsi qu'en 14 jours, il se rend de Cairo, dans le sud de la province, à Alexandria, dans l'est, en passant par Florence, Melbourne, London, Copenhague, Vienna, Delhi, Boston, Paris, Zurich, Dublin, Brussels, Hanover, Moscow, Athens et Manilla.

À chaque endroit, il s'installe, à l'extérieur, dans un espace public et façonne un globe en câble d'acier qu'il laisse sur place. «Les liens étroits entre les nations sont essentiels à la bonne santé du globe. Mes sphères en câble d'acier entrelacé en sont le symbole», explique Vaillancourt.

La plupart du temps, l'artiste arrive à l'improviste. Il commence par planter 19 petits drapeaux dans le sol, un pour chaque pays de sa tournée mondiale, en forme de grand cercle. Cela devient sa scène de théâtre, sa piste de cirque. Il y traîne ensuite ses quelques mètres de gros câble et s'exécute. Et s'exécuter est l'expression juste, car regarder Vaillancourt façonner sa sphère ne se compare en rien à observer un artiste sculpter le bois au salon d'artisanat. En effet, Vaillancourt, avec l'aide d'un copain chorégraphe, a transformé la fabrication de ses sphères en une séquence

de mouvements, parfois comiques, parfois gracieux, toujours énigmatiques. On dirait un célébrité présidant à un rite mystérieux.

Artiste ou hurluberlu? Œuvre d'art ou gestuelle com plaisante? Dans un monde où la vraie vie ne semble plus suffire, où les émissions de télé-réalité grossissent, exagèrent et déforment les situations les plus anodines du quotidien, impossible d'éviter la question.

Les premiers éléments de réponse proviennent des spectateurs, jeunes ou adultes, qui prennent le temps d'arrêter pour observer l'artiste au travail. Leur curiosité a eu raison de leur indifférence ou de leur horaire chargé, et ils observent, interloqués, cet étrange pas de deux entre un homme et un câble. C'est au bout de moult manipulations, quand Vaillancourt tire sur l'enchevêtrement d'acier, tel un magicien tirant un lapin de son chapeau, que le globe apparaît

semblant sortir de la terre même, et que l'artiste, comme un Atlas surréaliste, le hisse sur son épaule, qu'on sent le courant passer.

Précisons que, règle générale, les gens sont peu nombreux, pour ne pas dire rares. Ils ne s'arrêtent pas tous ou ils ne restent pas toujours jusqu'au dénouement (ou nouement, plutôt, dans ce cas). Et parmi ceux qui restent jusque-là, comme les fidèles se pressant vers la sortie de l'église tout de suite après l'élévation de l'hostie et du calice, il suffit à plusieurs de se rendre compte de ce que ce type est en train de fabriquer pour déguerpir. Mais il y a quelques braves qui s'attardent.

Malheureusement, Vaillancourt n'est pas un amuseur public. Sa «performance» se déroule en silence et, bien qu'il soit assez à l'aise avec les gens, il n'est pas particulièrement bavard avec les curieux qui cherchent à en savoir plus. Le film en souffre un peu, mais devient plus intéressant quand l'artiste livre à la caméra des observations perspicaces sur son travail et le rôle de l'art dans nos sociétés de consommation. On aurait seulement souhaité que les interactions avec son public, quand il y en a un, soient plus probantes.



À moins, justement, que cela ne soit le nœud de la situation. En effet, pour pouvoir dialoguer, il faut être deux. Les interlocuteurs de Vaillancourt sont non seulement éparés, mais même les plus curieux ont du mal à communiquer leurs impressions. Fruit du hasard ou synchronisme révélateur, ce sont des touristes suisses allemands, croisés à Copenhague, qui tiennent de loin le discours le plus articulé.

Vaillancourt aborde lui-même la question de la relation entre l'artiste et le public. Sur fond d'images tournées dans une église, il fait valoir qu'au 19^e siècle l'art représentait le quotidien et les grands événements de l'époque. Le public s'y reconnaissait sans mal. Aujourd'hui, chaque artiste a son langage et exprime une vision personnelle d'un monde éclaté, au départ, et du coup, le public ne suit plus. «Quand je dis que je suis artiste, les gens pensent tout de suite à la peinture. Quand j'indique que je fais de la sculpture, on pense tout de suite à la pierre ou au bois. Quand je précise que c'est le câble d'acier, je perds mon public.»

En réponse à ceux qui reprochent à l'art moderne de s'écarter des préoccupations des gens ordinaires, Vaillancourt défend l'originalité en proposant la notion de l'artiste en tant qu'explorateur ou chercheur scientifique. «Les gens ne comprennent pas que le produit de cette recherche finit par influencer tous les objets qui les entourent.»

Babek Aliassa a réalisé un *road movie* désarmant de simplicité en s'inspirant directement de son sujet : un long fil sinueux qui prend son sens dans l'entrelacement des innombrables croisements de l'art et de la société. La qua-

lité des images, du son, des éclairages est telle qu'on ne sent à aucun moment que le réalisateur a tourné ce film entièrement seul avec un caméscope, et il dame le pion à bien des films ayant bénéficié de moyens dits professionnels. Avec l'aide de son collaborateur Alex Loukos, au montage, Aliassa a façonné un documentaire engagé, tant au niveau du fond que de la forme. Il n'a peut-être pas l'éclat d'un diamant, mais sa force est toute tellurique.

Après un trajet de 1 400 kilomètres, Vaillancourt termine sa tournée mondiale à Alexandria, seule communauté francophone de son itinéraire, seule localité, aussi, où il s'est annoncé, et où, pourtant, personne ne l'accueille. On a un serrement au cœur mais ce n'est pas pour l'artiste, c'est pour notre monde. Aliassa, toutefois, ne nous laisse pas sur cette note sombre. À l'image de la résilience de son protagoniste, il conclut par un générique touchant et drôle. L'art est transcendant. ■

SPHÈRES, Tournée mondiale en Ontario

Réalisation : Babek Aliassa

Montage : Babek Aliassa, Alex Loukos

Musique : Antoine Tremblay-Beaulieu

Production : Les Films Rostam

Jean Marc Larivière est un cinéaste torontois.

L'ART ET LE PAPIER VII

7^e Biennale d'art sur papier

Les artistes professionnels canadiens qui utilisent le papier dans leurs créations visuelles sont invités à cette compétition nationale.

30 oeuvres seront sélectionnées et acquises par des corporations canadiennes.

Pour renseignements ou pour s'inscrire, appeler au numéro (613) 562-7836 ou visiter notre site internet à : www.galeriejeanclaudebergeron.ca



galerie d'art

Jean-Claude Bergeron

150, rue St-Patrick, Ottawa (Ontario) K1N 5J8
tél (613) 562-7836 téléc (613) 562-1677
galbergeron@rogers.com

Shamsi Shahrokhi, *Familiar Faces* (détail), 2004, chaleur sur tickets de correspondance thermiques du Métro de Toronto, 95 x 62,5 cm.
Collection de la Banque Nationale du Canada

